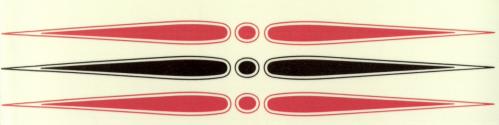
Emmanuel Berl

HISTOIRE DE L'EUROPE L'Europe

L Europe classique



La suite des temps
GALLIMARD

Extrait de la publication













AVANT-PROPOS

Longtemps on a admis que la prise de Constantinople par les Turcs, la formation des Etats nationaux et plus encore la Renaissance, la Réforme marquaient dans l'Histoire le début d'une ère nouvelle. Le Moyen Age finit, les temps modernes commencent, l'âme des Occidentaux change avec la structure de leur continent. On disait la Chrétienté, on dira désormais: l'Europe.

Le XX° siècle a remis en cause cette division qui semblait évidente à Michelet comme à Voltaire; les romantiques avaient fait sentir la grandeur du Moyen Age, leurs épigones expliquèrent que la Renaissance le continuait. On s'accoutuma à tenir plus compte de l'histoire de l'art que de l'histoire politique; on s'aperçut que les artistes renaissants continuaient les architectes et les sculpteurs médiévaux plus qu'ils ne ressuscitaient l'art antique. Au surplus, il est toujours facile et toujours légitime d'abattre les chétifs repères dont l'esprit jalonne la continuité indivisible des siècles. Hugo savait que l'homme distingue mal « le terme » et « le commencement ». Après donc l'avoir surévalué, on a sous-évalué le grand fait de la Renaissance.

Cette mode, elle aussi, passera. Avec le xvr siècle, un monde finit et un autre monde naît. C'est une banalité, mais aussi une vérité. Depuis plusieurs millénaires, une culture méditerranéenne se cherchait, se trouvait, se perdait, s'effondrait et se rebâtissait derechef; désormais, une culture atlantique s'élabore; sa tragique éclosion n'est sans doute pas terminée.

Elle en est encore à sa période épique. Et les peuples artisans

de cette épopée n'ont pas encore pris une conscience claire de sa grandeur.

Elle s'ouvre, au xvr et au xvr siècle, par deux immenses conquêtes : celle des océans par les Occidentaux, celle de la steppe turco-mongole par les Russes. L'une et l'autre restent plus méconnues encore que mal connues. Elles sont difficiles à suivre ; les princes avec leurs armées y ont pris une part moindre que les armateurs, les navigateurs, les marchands, les missionnaires, puis les savants, les ingénieurs. Les documents font, dans l'ensemble, défaut ; l'histoire économique est encore dans l'enfance et les sources où elle peut puiser ne sont pas abondantes. L'Histoire n'est à l'aise que quand ceux qui la font songent à elle au moment même qu'ils livrent les combats par quoi ils la déterminent : Philippe II embarquait dans l'Armada Lope de Vega pour chanter la victoire qu'il espérait; mais les héros néerlandais ou moscovites qui, sans appuis et même sans gloire, s'aventuraient dans les îles et dans les steppes, songeaient à défendre leurs vies plutôt qu'à les magnifier. L'obsession de Rome, puis les antagonismes dynastiques et nationaux ont détourné l'attention et la passion des objets essentiels, pour les braquer sur les objets secondaires ; Charles Quint ne prenait même pas l'avis de Cortez avant de livrer et de perdre la bataille d'Alger; l'homme qui avait à lui seul conquis un empire plus vaste que l'Europe était présent, et on ne le consultait pas ; Saint-Just encore disait aux applaudissements de tous que le monde était vide depuis les Romains: Washington vivait pourtant et Clive avait abattu dans les Indes l'empire d'Aurangzeb et de Bâber.

L'épopée européenne, la plus vaste que l'Histoire connaisse, n'en existe et n'en persiste pas moins, elle aura ses Homères et ses Plutarques; on sait bien, on finira par sentir que les navigateurs occitaniens ont modifié à jamais l'équilibre millénaire du monde en faisant entrer en scène les Amériques; l'œuvre des Russes qui n'est guère moins grande est encore plus ignorée. Depuis l'origine des civilisations, les nomades de la steppe avaient abattu tour à tour les grand empires, les grandes cultures et les grandes cités, ils avaient ruiné l'Egypte de Ménès et la Crète de Minos avant de submerger l'empire romain, l'empire chinois, l'empire maurya, le grand Islam des Omeyyades, la grande Perse des Abbassides. La victoire des Russes sur les Mongols de la Horde Dorée, la lente conquête de la steppe depuis

Sibir jusqu'à Vladivostok ont renversé le cours de l'Histoire et transformé tous les destins de l'Humanité. La suprématie qu'on croyait éternelle de la steppe sur le champ et du reître sur le paysan cessa. Le travail s'avérait enfin plus fort, plus efficace que le pillage.

Cette Histoire-là, la vraie, c'est, nous en sommes persuadé, l'Histoire de demain. Les hommes finiront par connaître que ce qui les divise importe moins que ce qui les rassemble. Ils découvriront leur solidarité au fur et à mesure qu'ils apprendront à mieux observer les vastes courants qui roulent ensemble vers la prospérité et vers la misère les cultures et les empires. Les peuples eurasiatiques seront rappelés par la raison à la conscience fraternelle de leur gloire commune.

Les mesquines rancœurs et les mesquines glorioles qui restent hélas le fond de la sensibilité historique céderont à l'orgueil que les hommes tireront de leur lutte prodigieuse contre l'espace, la matière et le temps.

Plus ils apprendront le respect de l'Humanité, plus les Européens apprendront l'amour de l'Europe, plus sera, de nouveau, honorée cette Renaissance qui a tout sauvé, et tout entrepris.

C'est avec elle, non avec les Croisades, lesquelles imitaient l'Islam et se brisèrent d'ailleurs contre lui, que débute l'immense aventure dont nous ne connaissons encore que les tout premiers épisodes. L'Europe réelle, celle des mers, celle des espaces infinis, naît avec les grandes découvertes ; elle est la fille de l'Amérique qu'elle engendre, comme l'Antiquité gréco-latine fut la fille de cet Orient qu'elle avait tant combattu, et qu'elle avait cru conquérir.

C'est pourquoi la profonde rancune de l'Occident contre les Habsbourg, si contestables que puissent être souvent ses justifications, demeure trop solidement fondée. Charles Quint, Philippe II, Ferdinand II ont méconnu la mission de l'Europe, ils ont comme Xerxès méprisé la mer, elle s'est vengée d'eux en engloutissant leur puissance. Ils ont oublié que l'Europe, victorieuse des océans, ne souffrirait plus d'empire continental. Ils ont voulu la détourner de l'Atlantique, c'est-à-dire de son avenir et de sa mission.

Après eux, le Moyen Age est vraiment fini, le complexe romain est ou semble surmonté. L'Europe s'organise dans la splendeur classique. Bref équilibre tôt rompu, comme il parfait la culture, il engage quand même le destin. Il se peut que pour l'historien de l'art, le baroque soit le dernier rayon du gothique, pour l'historien de la société occitanienne, le XVII et le XVIII siècle soient la très haute époque à laquelle se référeront sans doute les Alexandrins et les Byzantins futurs de la civilisation atlantique.

Formation de l'Europe classique



Pendant tout le Moyen Age et, en conséquence, dans le déclin de l'Occident gothique, l'Europe telle que nous la concevons n'existe pas encore. Il y a seulement une Chrétienté, il y a surtout deux empires chrétiens, celui de Rome et celui de Constantinople, dont les rivalités et les antagonismes n'excluent pas une sorte de fondamentale coopération.

L'empire byzantin est à cheval sur les Balkans et l'Asie Mineure. L'Espagne, d'autre part, n'est pas séparée de l'Afrique. Elle est, aussi bien que la Mauritanie, submergée par la vague de fond de la conquête almoravide et la conquête almohade. Au xve siècle, encore, l'Espagne reste plus africaine qu'européenne. L'Europe ne va se préciser, elle ne va cristalliser que dans la mesure où l'avance des Turcs à l'est, le recul des Maures à l'ouest, la dégageront définitivement des deux autres continents qui la bordent. Sa situation politique semble d'ailleurs, à cette époque, aussi mauvaise que le pire pessimisme pouvait le craindre. Expulsée de Syrie, absente des grands conflits qui ont opposé les Mongols aux Mamelouks, les armées de Tamerlan aux armées de Bajazet, elle sort anarchique, exsangue, dépeuplée, des épreuves diverses qui, dans la première moitié du xve siècle, l'accablent. La Papauté a perdu dans le Grand Schisme son autorité, la peste a ravagé les belles villes guelfes, bruissantes jadis de vie et de prospérité, la France, l'Allemagne, ont perdu les sept dixièmes de leurs habitants, l'aristocratie anglaise s'est dévorée elle-même dans la guerre des Deux-Roses, les municipalités italiennes se sont épuisées à force de révolutions et de proscriptions, l'empire angevin

de Naples s'est effondré, comme l'empire byzantin s'effondre, comme l'empire franco-britannique des Lancastre a été brisé par les victoires françaises. A en juger d'après l'apparence politique, l'Europe du xve siècle paraît promise à la mort, condamnée à mort, rongée déjà par la mort.

Elle vivait essentiellement sur le Saint-Empire: le Saint-Empire s'est révélé, dans le grand interrègne, incapable de surmonter ses contradictions. Elle vivait sur la Croisade et pour la Croisade : les royaumes francs ont été détruits, la Croisade expulsée du Moyen-Orient. Spirituellement, l'Occident vivait sur la primauté pontificale : les papes ne sont plus que les souverains sans cesse traqués d'un petit royaume italien. Juridiquement, l'Occident vivait sur la féodalité: celle-ci se révèle incapable de soutenir les Etats. Mais derrière ce bilan désastreux, et en dépit des apparences à tant d'égards sinistres, l'Occident, dans la deuxième partie du xve siècle, comme jadis dans la deuxième partie du xe siècle, frémit d'une espérance neuve, d'une vitalité accrue qui, pour un observateur idéal, seraient déjà manifestes. On eût dit que les catastrophes mêmes produisaient, qu'elles avaient déjà produit leurs antidotes. Le desserrement de l'armature féodale libère une caste nouvelle de fonctionnaires et de marchands. La destruction des royaumes syriaques, le désastre de l'empire grec font refluer vers l'ouest d'immenses ressources matérielles et humaines. Les monarques et les seigneurs, à la fois plus besogneux et plus menacés, pèsent moins lourdement sur les villes et sur les individus. Le mercantilisme se développe à une vitesse qui deviendra vertigineuse. Les guerres, à force d'augmenter les frais des royaumes, ont fini par augmenter leurs ressources; les taxes, justifiées par le péril public, survivent aux circonstances exceptionnelles qui ont provoqué leur établissement. L'Etat donc tend à retrouver son ampleur et déjà les bâtisseurs de royaumes sont au travail. En France, après Jeanne d'Arc, il y a Jacques Cœur, Bureau et Louis XI. En Angleterre, l'avènement des Tudors met fin à la guerre civile. En Espagne, les Rois Catholiques entreprennent l'unification de la péninsule et reprennent contre les Maures l'œuvre de reconquête. En Russie, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, Ivan le Grand fonde l'empire des tsars. En Pologne, les Jagellons, en Scanie les Oldenbourg, partout, sauf en Allemagne et en Italie, les dynasties « sculptent les nations ». La démographie remonte, la prospérité reprend, les techniques progressent. Epargné à la fois par la guerre franco-britannique et par la Praguerie, le cercle de Bourgogne est le lieu d'un extraordinaire enrichissement. De même, la Lombardie, le Piémont, la Toscane. Giotto¹, Fra Angelico² décorent les églises et les couvents de l'Italie septentrionale, pendant que les Van Eyck³, les Sluter⁴ mettent leur génie au service des ducs bourguignons.

Il est clair que l'Occident recouvre peu à peu l'ordre et la liberté; à son insu même, il accumule les énergies dont le déploiement soudain va bouleverser l'Histoire.

Comme nous connaissons la floraison ultérieure du xvie siècle, nous en retrouvons avec aisance les germes dès le xve. Pour le contemporain, toutefois, ces germes, enfouis dans les décombres de la culture gothique, étaient plus difficiles à discerner. Des deux grands faits qui allaient dominer l'Histoire : l'avance turque en Europe, l'élan des navigateurs occidentaux vers le Nouveau Monde, il ne pouvait percevoir, à la fin du xve siècle, que le premier. Cette erreur de perspective est-elle, même aujourd'hui, corrigée ? Combien d'Occidentaux estiment à son importance universelle la conquête du monde, effectuée par leurs pères ? Nous savons bien que les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, les Français, ont édifié des empires dont chacun fut plus vaste que l'empire romain à son zénith. Mais comme cette épopée, dont le dénouement n'est pas encore connu, n'a pas eu encore son Tite-Live, nous ne la mettons pas à sa juste place. Et la grandeur de Rome continue d'étonner ceux mêmes qui l'ont de si loin dépassée. Saint-Just pouvait encore dire sans provoquer de dénégation : « Le monde est vide depuis les Romains »; et une partie des hommes auxquels il le disait avait vu Pierre le Grand former la Russie nouvelle, Washington émanciper les Etats-Unis, Frédéric II bâtir la Prusse, le prince Eugène abattre les Turcs, Dupleix et Clive abattre, aux Indes, la puissance mongole. Déjà Nelson servait dans la marine britannique, Bonaparte dans l'armée française, et le

- Giotto: 1267-1336.
 Fra Angelico: 1387-1455.
- 3. Les Van Eyck: 1366-1426; 1380-1441.
- 4. Sluter : sculpteur de Philippe le Hardi et de Jean le Bon.

monde paraissait vide à Saint-Just. Et ceux qui l'écoutaient l'entendaient sans protester. Aujourd'hui encore, les peuples, les historiens d'Europe, restent plus sensibles aux succès limités de leurs patries, qu'à la gloire collective de l'Occident. Le Français songe à Louis XIV, l'Espagnol à Philippe II, l'Anglais à Cromwell, l'Autrichien au prince Eugène, et chacun sousestime l'œuvre commune qui fit refluer dans Anvers, dans Londres, dans Séville, dans Paris, tous les trésors du monde.

Comme on ternit la médaille, on ternit d'ailleurs son revers. Rares sont les manuels où la Turquie de Sélim, de Soliman, des Kupruli est remise à sa juste place. Rares demeurent, aujourd'hui encore, les Européens qui se souviennent vraiment que du xve au xviiie siècle, l'Etat le plus puissant d'Europe fut, sans conteste possible, l'empire turc. L'effrayante menace qui, depuis Mourad et Mahomet II, a pesé sur l'Occident, ceux qui l'ont surmontée en ont oublié le caractère tragique. Ils ne voient plus que, pour la réduire, il fallut toute une série de miracles au premier rang desquels les expéditions des grands navigateurs. Comme les historiens de l'art retrouvent aisément au xve siècle les sources de la grande renaissance humaniste, on oublie que, malgré les chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs, l'Europe semblait condamnée à se résorber dans une Asie dont Tamerlan avait suffisamment montré l'irrésistible suprématie.

LA SPLENDEUR OTTOMANE ET LA MISÈRE DE L'OCCIDENT CHRÉTIEN

Il est pourtant trop clair qu'à la mort de Timour, le triomphe de l'Islam turquifié paraissait total (Annexe 1). Après la bataille d'Ankara, Timour, vainqueur du vainqueur de Nicopolis, tenait évidemment l'Europe entière au bout de son sabre. On s'est demandé pourquoi il ne l'a pas conquise. Ce fut sans doute qu'il n'en eut pas envie. Aucun monarque occidental ne pouvait lui résister. Leur faiblesse même, probablement, les sauva. Il vit en eux moins des adversaires que des vaincus virtuels, objet de sa magnanimité plutôt que de son héroïsme. Il était vieux; il savait qu'il ne pourrait plus entreprendre des

campagnes très nombreuses: il préféra à l'Europe la Chine, plus vaste, plus riche, plus peuplée, et dont la conquête seule manquait à sa gloire pour balancer celle de Gengis.

Quand il fut arrêté par la mort, aucun de ses successeurs ne fut assez hardi pour parachever son œuvre. L'Islam s'infiltra dans l'empire céleste; il ne réussit pas à s'y implanter.

En revanche, en Europe et aux Indes, à défaut des Timourides, les Turcs des Osmanlis et ceux de Bâber continuèrent la poussée victorieuse du Croissant.

Cette poussée, elle se poursuivit jusqu'au début du xviiie siècle; à la fin du xviiie siècle, l'empire turc se montrait encore capable d'écraser Pierre le Grand.

On a voulu que son déclin commençât à Lépante. Voltaire déjà a montré combien cette vue était fausse. Le lendemain de la bataille, le grand vizir disait: « Vous nous avez coupé la barbe, elle repoussera plus drue. » Un an plus tard, en effet, les Turcs avaient reconstitué leur flotte. Deux ans plus tard, ils chassaient de Tunis les Espagnols eux-mêmes; malgré Lépante, Philippe II était en recul par rapport à Charles Quint.

Tout au plus est-il vrai que la position de l'Empire devint un peu plus difficile quand la restauration de la Perse par les Séfévides (Annexe 2) le contraignit à une vigilance plus grande sur sa frontière orientale.

On a voulu aussi que le déclin de la Turquie eût commencé à Vienne, après la victoire de Sobieski. Ce fut là, pourtant, une victoire toute défensive. Quand Sobieski voulut l'exploiter il y perdit son armée, et, sans doute, y consomma la perte de la Pologne. L'empire turc restait plus peuplé et plus fort que tous les royaumes occidentaux réunis. Sa prédominance ne cessa qu'à Belgrade, quand l'empereur Léopold régla à son profit, après une guerre de deux siècles, la succession de Hongrie.

Jusque-là, le Grand Seigneur reçoit des ambassadeurs, mais il refuse d'en envoyer; le grand vizir gifle impunément les représentants mêmes de Louis XIV. L'Europe abandonne ses prétentions sur le Moyen-Orient; Charles Quint lui-même n'essaie pas de les faire valoir. Le grand rêve des Croisades subsiste, assurément; le mirage du Bosphore attire toujours les désirs héroïques de la jeunesse et du génie; l'empire ottoman n'en est pas moins, par l'étendue de son territoire, par la puissance de ses armées, par la richesse de son trésor, le premier

pouvoir de l'Europe, même si on ne fait pas entrer en ligne de compte ses possessions asiatiques.

Le relèvement des Osmanlis.

Les Osmanlis semblaient effondrés après Ankara. On vit bientôt qu'ils étaient moins les vaincus que les héritiers de Timour.

Les fils de Bajazet avaient « rampé devant le vainqueur de leur père »; ils s'étaient combattus entre eux. Par un retour surprenant, c'étaient les princes turcs qui recherchaient l'alliance, qui sollicitaient la protection de Manuel Paléologue : le Byzantin, jouant de leurs rivalités, parvint à expulser les imams, à démolir les mosquées. Mais déjà avec Mahomet Ier, les Osmanlis commencent à récupérer leurs forces. Et quand il sent l'approche de la mort, il peut écrire à son fils : « Notre nuit approche de sa fin, elle sera suivie d'un jour plus brillant. »

Ce fils, Mourad II, fut en effet le grand restaurateur de l'Empire. Il soumit la Serbie, enleva Salonique aux Vénitiens, rétablit même la suzeraineté ottomane sur une partie des territoires d'Asie Mineure que Tamerlan avait conquis. Dès 1442, il remit le siège devant Constantinople.

L'empereur byzantin, Jean VIII, scella — une fois de plus — à Florence l'union des Eglises grecque et latine. Le Pape prêcha la croisade. Le roi de Hongrie, Vladislav, Venise, le duc de Bourgogne, les rois de Naples et d'Aragon se mirent en campagne. Ils arrivèrent jusqu'à Varna, où Vladislav fut battu et tué. Ce nouveau Nicopolis régla le destin de Byzance. Elle connut, avec épouvante, que l'avance ottomane reprenait.

Cette avance retrouva tout de suite son caractère de lenteur précautionneuse et inflexible. Le successeur de Mourad, Mahomet II, construit une grande flotte et une artillerie magnifique — la première du monde —, il enrôle dans ses armées beaucoup de chrétiens, principalement des Serbes. Sa propagande envenime toutes les dissensions byzantines. Elles sont graves : le peuple déteste l'union de Florence que ses empereurs concluent; il aime mieux les Turcs que les Latins, auxquels il ne pardonne ni leurs agressions, ni leurs carences; il pense

que les Paléologues, pour sauver l'Etat, perdent la nation. Déjà les Turcs tiennent la rive méridionale du Bosphore. Leurs agents font valoir dans l'empire grec la tolérance des sultans en matière religieuse. Ils font espérer aux Grecs que les Turcs respecteront la tradition hellénistique de Byzance, comme les Abbassides ont respecté celle de l'Iran, comme Koubilaï a respecté celle de la Chine. Bien des commercants, bien des armateurs souhaitent que l'Empire, fût-ce sous la domination ottomane, recouvre, avec son unité, l'espace de son expansion. Les Byzantins jugent que tout est préférable à la misère où les a plongés la croisade de Dandolo, et à laquelle ils savent que l'alliance avec l'Occident les riverait. Les moines craignent moins l'Islam que l'Eglise romaine; ils multiplient les prophéties et les prédications défaitistes. Lucas Notaras s'écrie: « Mieux vaut voir à Constantinople le turban des Turcs que la mitre des Latins. » Ces Latins convertisseurs, au surplus, montraient autant d'inefficacité que d'arrogance; pour l'épreuve suprême, ils ne parvinrent à amener que 700 hommes, levés par Venise.

La prise de Constantinople.

Le siège de Constantinople commença en avril 1453. Les canons turcs projetaient, à une distance extraordinaire pour l'époque, des boulets gigantesques. La puissance de l'artillerie était, à elle seule, décisive. Mahomet II n'en multiplia pas moins les mines, les passages souterrains. Cependant, le 20 avril, quatre navires génois envoyés au secours de Constantinople, parvinrent à remporter sur la flotte turque un succès partiel. On crut que c'était une victoire décisive, qu'une fois encore « la ville gardée de Dieu » allait repousser ses assaillants. Mais le 22, le peuple vit un spectacle terrifiant : les navires turcs se trouvaient dans la partie supérieure de la Corne d'Or. Mahomet II était parvenu à les transporter par terre à l'insu des assiégés, et les navires chrétiens se trouvaient pris entre deux feux. Le bombardement, qui durait depuis cinquante jours, reprit avec une force accrue. Dans la nuit du 28 au 29 mai, le sultan donna enfin le signal de l'assaut. Byzance mourut en reine, comme elle avait vécu. Un office fut célébré

Emmanuel Berl

HISTOIRE DE L'EUROPE

L'Europe classique

Avec le XVI° siècle, un monde finit et un autre monde naît. C'est une banalité, mais aussi une vérité. Depuis plusieurs millénaires, une culture méditerranéenne se cherchait, se trouvait, se perdait, s'effondrait et se rebâtissait derechef; désormais, une culture atlantique s'élabore; sa tragique éclosion n'est sans doute pas terminée.

Elle en est encore à sa période épique. Et les peuples artisans de cette épopée n'ont pas encore pris une conscience claire de sa grandeur.

L'épopée européenne aura ses Homères et ses Plutarques; on sait bien, on finira par sentir que les navigateurs occitaniens ont modifié à jamais l'équilibre millénaire du monde en faisant entrer en scène les Amériques; l'œuvre des Russes, qui n'est guère moins grande, est encore plus ignorée. Depuis l'origine des civilisations, les nomades de la steppe avaient abattu tour à tour les grands empires, les grandes cultures et les grandes cités, ils avaient ruiné l'Egypte de Ménès et la Crète de Minos avant de submerger l'empire romain, l'empire chinois, l'empire maurya, le grand Islam des Omeyyades, la grande Perse des Abbassides. La victoire des Russes sur les Mongols de la Horde Dorée, la lente conquête de la steppe depuis Sibir jusqu'à Vladivostok ont renversé le cours de l'Histoire et transformé tous les destins de l'humanité. La suprématie qu'on croyait éternelle de la steppe sur le champ et du reître sur le paysan cessa. Le travail s'avérait enfin plus fort, plus efficace que le pillage.

Cette histoire-là, la vraie, c'est, nous en sommes persuadés, l'histoire de demain. Les hommes finiront par connaître que ce qui les divise importe moins que ce qui les rassemble.

